

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MELANGES

Scientifiques, Politiques et Littéraires.

Vol. 5.

MONTREAL, VENDREDI, 2 MARS 1848.

No. 39.

LETRE DE L'INDE.

Benguelour, 22 novembre 1842.

Monsieur le rédacteur de l'Union catholique,

J'essaie, suivant vos désirs, de vous transmettre un aperçu de ce qui frappe le plus mon attention en ce moment, dans ces parties du globe dont nous sommes à même de connaître l'histoire, et de ce que je crois le plus capable d'intéresser les cœurs chrétiens, auxquels le titre de votre journal s'adresse plus spécialement. Moi aussi, je désire ardemment l'union catholique, la réunion de tous les cœurs dans un même sentiment religieux, exprimé par les mêmes cantiques de supplication et de louange, professé par l'observance d'un même symbole; moi aussi, je déteste l'esprit de division et d'hérésie dans l'Eglise de Jésus-Christ; moi aussi, je soupire vivement après l'heureux retour, dans le sein de l'Eglise, de toutes ces sectes qui languissent et meurent autour d'elle, comme on voit dessécher et périr, autour du tronc qui cesse de les nourrir, des branches qui en ont été séparées.

La fin d'octobre, ce mois si dangereux pour les côtes de Pondichéry et de Madras, a été signalée par un violent ouragan qui a éclaté sur la côte. Ses ravages en plusieurs lieux ont été tout à fait désastreux et lamentables. Je regrette de ne pouvoir vous en transmettre une description entière; mais je n'ai pu en apprendre que quelques détails isolés; les voici. C'est surtout la ville française de Pondichéry qui a souffert; certaines lettres la représentent comme tout en ruine. Un vent furieux, des torrents de pluie, une mer en fureur lançant avec fracas ses vagues au loin pardessus ses rivages, et prête à submerger la ville; le bruit des toits qui s'enfonçaient, le fracas des maisons qui croulaient, des arbres qui se déchiraient, les cris de douleur et d'épouvante; tout, pendant cette nuit affreuse, fit croire aux habitants consternés que le monde en était à sa dissolution. La croix de la cathédrale, la flèche de l'Eglise dite des Capucins ont été renversées par l'orage. La nouvelle façade de l'Eglise d'Ariancoupan, village situé à deux lieues de Pondichéry, a croulé tout entière et écrasé sous ses décombres deux habitations adjacentes. Le mât du pavillon pour le signalement des vaisseaux, ces belles allées d'arbres dont le gouverneur, M. Desbassyns, avait autrefois décoré la ville est ses environs, les huttes sans nombre qui servaient d'habitations à la classe pauvre du peuple, des plantations diverses récemment introduites pour alimenter les nouvelles manufactures, tout offre, dit-on, l'horrible spectacle de la destruction. Je ne sais si on a eu à déplorer des pertes et accidents dans la vie humaine. Quant aux vaisseaux de la rade, sur le signal qu'on leur en avait transmis la veille, et au canon de l'alarme, ils s'étaient hâtés de gagner la haute mer. On ne sait cependant pas encore si aucun n'aura été submergé. J'ai vu les noms de trois vaisseaux français et de deux anglais au sujet desquels on manifestait les plus sérieuses inquiétudes. Les trois français n'avaient pas encore reparu le cinquième jour après la tempête. Ainsi cette côte de Coromandel se trouve visitée par quelque violent ouragan chaque deux ou trois ans. Il n'y a pas longtemps que Coringa et Yanaou avaient été détruites par un tel fléau. La pauvre ville de Pondichéry avait une autre fois souffert, en 1829.

La ville française de Chandernagor possède depuis quelque temps deux des religieuses irlandaises que Mgr. le vicaire apostolique de Calcutta fit venir d'Europe pour leur confier l'éducation des jeunes filles. L'établissement des jeunes orphelines vient aussi d'être transféré de Calcutta dans la même ville, où l'on espère avec raison que l'excellente salubrité du climat et la douce tranquillité qui règne dans la place seront deux grands avantages ajoutés au bien-être de ces pauvres petites créatures.

Les six religieuses du Sacré-Cœur parties de Lyon pour Agra étaient, le 3 octobre, à Allahabad, s'acheminant paisiblement vers le lieu de leur destination.

Mgr. le vicaire apostolique de Calcutta, qui vient de décorer la capitale de sa mission d'un beau couvent et d'une nouvelle église, se prépare maintenant une résidence épiscopale. Il a profité du passage de l'honorable M. Clifford, qui voyage dans l'Inde, pour lui faire jeter la première pierre de l'édifice. M. Clifford est un excellent jeune homme de 25 ans, bon chrétien et vrai Catholique; il est le fils aîné de lord Clifford, membre catholique de la chambre des pairs d'Angleterre.

Un nouveau coadjuteur du vicaire apostolique de Bombay a été dernièrement sacré à Dublin. C'est Mgr. Welhau. Il appartient à l'ordre religieux des Carmes. Son arrivée et celle de quelques coopérateurs du sacré-Boce que, dit-on, il amène avec lui, seront une vraie bénédiction, et, il faut

l'espérer, une époque de gloire et de régénération pour la mission catholique de Bombay. Oh! quand verrons-nous donc aussi arriver quelques nouveaux pontifes, ministres de paix et de salut, pour cette pauvre, triste et languissante population, soumise à l'influence portugaise?

Nous avions espéré un instant que la furieuse démagogie de Lisbonne, revenue de ses premiers excès de démençe, fatiguée de ses vaines clameurs, disparaîtrait enfin par le retour des esprits à de plus saines idées; nous osions croire que le Portugal, au souvenir de sa foi antique qui l'avait rendu un si grand peuple, tournerait bientôt ses regards, mouillés des pleurs du repentir, vers le Père commun des fidèles, et que, recevant encore une fois la bénédiction solennelle du vicaire de Jésus-Christ, et docile à ses avis paternels, il serait cessé les larmes qu'il a fait verser à l'Eglise sa mère! Hélas! pourquoi faut-il que ces lamentations de nos frères d'Europe soient encore venues troubler nos cœurs, suspendre nos espérances, en nous faisant la triste nouvelle qu'il y a encore en Portugal des enfans rebelles qui, par leur opposition aveugle, arrêtent la réconciliation désirée! Oh! qu'il est bien vrai de dire que les ennemis du Christianisme sont les ennemis de la morale, de l'ordre, du bien de la société, de la nationalité même de leur pays! Ils détruisent en effet le seul véritable principe de tout ordre et de la nationalité réelle. Qu'ils examinent un instant, les révolutionnaires de Portugal, ce qu'ils ont causé de maux et de destruction à leur patrie, en la séparant criminellement du sein de l'Eglise. Je ne parle pas du Portugal; vous le connaissez mieux que moi, vous, en Europe; mais leurs pauvres colonies, que sont-elles devenues? Voyez cette Goa, au milieu de son île d'immoralité! On n'en prononce ici le nom qu'avec un sentiment de dégoût et d'horreur. Le voyageur, n'importe quelle est sa croyance religieuse et sa couleur, ose à peine s'y arrêter en passant. Je crois qu'il rougirait de dire en société qu'il a été à Goa, tant est profond le sentiment de mépris qui règne dans l'opinion publique sur ce malheureux pays. On trouve des gens avouant qu'ils n'osent pas se dire originaires de Goa, descendants des Portugais. Et pourtant ce nom de Portugais était, partout dans ce pays, si glorieux, si grand autrefois! Ah! voilà donc la nationalité que nous font ces ennemis du Christianisme! Mais qu'il arrive sur cette plage dégénérée un pontife zélé désigné par la Providence, recevant sa mission du souverain des pontifes, qu'il vienne accompagné d'une petite bande de coopérateurs vêtus du sacerdoce, pleins de cet esprit apostolique qui a immortalisé tant de missionnaires portugais des temps antiques; qu'il vienne avec eux proclamer la pureté, la sainteté de l'Evangile, expliquer la loi de Dieu, enseigner les devoirs du chrétien; l'ordre, la paix, la foi, la religion, et avec elles la prospérité et la gloire renaîtront aussitôt partout sous les pas de ces ministres de paix et de salut.

Nos frères Catholiques de Singapour élèvent en ce moment une nouvelle église en l'honneur du Très-Haut. L'édifice est projeté dans le genre gothique. Plusieurs Protestans et les autorités locales paraissent en encourager la construction par leurs souscriptions.

Une lettre de Chine, écrite par un soldat irlandais à Mgr. le vicaire apostolique de Calcutta, parle avec satisfaction et gratitude des secours spirituels qui sont donnés dans le grand hôpital militaire par quelques prêtres français.

Encore une défunte, parmi les publications fanatiques du protestantisme!

Madras avait vu depuis deux ans mourir de langueur deux feuilles hebdomadaires destinées à défendre l'ignominieuse gloire de la réforme gallicane avec un système peu loyalement organisé d'attaques furibondes et continuelles, de mensonges palpablement absurdes et de calomnies souvent révoltantes contre l'Eglise catholique. Le bon sens du public, dans sa marche progressive et son intelligence qui s'éclaire de jour en jour, ne tarda pas à faire justice de toutes ces diatribes, en laissant au bureau des éditeurs leurs feuilles se sécher à loisir, jusqu'à ce qu'enfin les publications périrent de famine. Il restait encore un journal, *Madras Herald*, dont les colonnes étaient ouvertes aux pieux prédicateurs qui désiraient insulter la religion catholique et ceux qui la professent. Il gardait cependant un certain degré de modération, lorsque arriva d'Angleterre à Madras un très-pieux révérend ministre que le très-saint archevêque de l'Eglise anglicane de la ville chargea de la rédaction du journal, moyennant la jolie petite et ronde somme de 1,500 fr. par mois, fournie par le gouvernement. A peine ce saint de la réforme, si fier de savoir passablement arrondir quelques périodes dans son rude langage, a-t-il nisi son ébalouement, qu'un déluge de déclamations furieuses, de dénégations, d'insultes, d'attaques fanatiques contre les Catholiques couvrent la vaste étendue

due de l'Inde. Les soldats catholiques, les pauvres Irlandais, y sont représentés comme des idiots, des ignorans hétérotés, pires que les Hottentots, etc., etc. Déjà de tout côté on se plaignait et on demandait avec étonnement comment le gouvernement, sous le patronage de qui la feuille passait pour être publiée, pouvait ainsi autoriser de pareilles insultes faites à ses soldats catholiques, lorsque la compagnie des directeurs, avisée à temps, a sagement condamné à mort l'impudent journal.

« Le monde controversiste retentit partout de plus en plus des progrès de la nouvelle réforme d'Oxford. L'influence de ces doctrines se propage rapidement dans les esprits de nos pauvres frères égarés. Lassés d'errer à l'aventure dans les voies de l'erreur, au milieu de leurs ténèbres, ils désirent la lumière, ils paraissent la chercher : espérons que ses rayons brillans, qui du sein de l'Eglise catholique s'étendent de toutes parts, frapperont enfin leurs yeux obscurs. » Cette controverse, que les Puscystes provoquent par leur enseignement semi-catholique, au milieu de l'église établie d'Angleterre, entraîne les esprits à l'examen, à la recherche de la vérité. Or, cette étude est déjà un grand bien obtenu : de là à la vérité elle-même, il n'y a qu'un pas, et il est facile aux cœurs honnêtes et aux âmes sincères. En attendant que nous puissions saluer dans la joie de nos cœurs le retour si désiré de nos frères errans, nous apprenons de plus en plus, en les contemplant, à mépriser, déplorer, à détester l'hérésie qui cause tant de ravages et avengle si fort les esprits. Voyez ces mille et mille sectes qui voudraient, mais en vain, ne faire qu'une seule masse compacte, sous le nom de Protestantisme ! voyez comme elles s'agitent, vont et viennent, se tourmentent, se brouillent, se lancent dans des sentiers si différens, se divisent en des milliers d'autres petites branches. Il est vraiment curieux de voir aujourd'hui la confusion qui règne dans la pauvre église anglicane en particulier. Presque partout où il y a deux ministres, l'un des deux se croit obligé de devenir puscyste, ou du moins de prêcher les doctrines puscystes, mélangant ainsi ses enseignemens en opposition directe avec ceux de son collègue. C'est une chose qui commence à devenir de mode aussi dans l'Inde. Il y a telle et telle station où l'un des ministres contredit le soir ce que l'autre a enseigné le matin du haut de la même chaire. Ce que l'un représente comme utile, bon, respectable, saint, l'autre le traite d'abomination papiste, de supposition ridicule, de croyance damnable, etc. La foule des auditeurs, confondue par ces étranges contradictions, s'étonne, se scandalise. »

H. G.

BULLETIN.

Les rapports qui nous arrivent de toutes parts sur la célébration des prières des Quarante heures sont de plus en plus consolans. L'empressement des fidèles est admirable, et jamais on ne vit un concours si grand en semblable circonstance. MM. les curés ont marché à la tête de ce beau mouvement de piété et de ferveur : ceux d'entre eux qui n'avaient pas établie dans leurs paroisses la dévotion des Quarante heures ont mis leurs travaux et leur zèle à la disposition de leurs confrères privilégiés ; et durant la solennité ils passèrent la plupart tout le jour et une partie de la nuit à entendre les confessions. Dans cette ville le même empressement religieux s'est fait remarquer dans le même tems. Au chemin de la croix que présida Mgr. dans sa cathédrale lundi dernier, la foule se pressait avide de saintes émotions. A l'église paroissiale on voyait ces fervens chrétiens accourir au Salut de tous les points de la ville. Ainsi, pendant que les mondains couraient à des fêtes, que des chrétiens indignes de ce nom, heureusement que leur nombre diminue tous les jours, se livraient aux désordres et aux débauches de ces jours de carnaval, de vrais fidèles se réunissaient aux pieds des autels, afin de prier pour des frères qui ne prient plus, de demander pardon pour des péchés qui ne sont pas les leurs. Admirable religion catholique, que les secrets de ta charité sont ineffables !

M. le grand-vicaire Phélan, accompagné de M. Désautels est arrivé hier en cette ville, où ils se proposent de passer quelques jours.

Monseigneur de Kingston arriva le 21 du mois dernier dans sa ville épiscopale, de retour de sa visite pastorale. On nous écrit que cette visite de son diocèse fut une véritable marche triomphale. Jamais l'enthousiasme des populations ne fut aussi grand que cette année. Partout on prépara de brillants cortèges et de magnifiques réceptions à Sa Grandeur. Ces démonstrations extérieures indiquent assez les succès que dut trouver dans sa mission le vénérable apôtre. Ils furent en effet des plus consolans et dépassèrent de beaucoup ses plus belles espérances. C'est une preuve de plus que les catholiques de tous les pays comprennent leur époque, et qu'ils redoublent de zèle et de ferveur à mesure que les ennemis de leur foi redoublent de rage et d'efforts dont ils attendent vainement du succès.

On écrit de St. Edouard qu'un meurtre y a été commis le 27 février par un homme ivre, sur sa femme, en présence de ses enfans, avec des circonstances épouvantables. Comme l'assassin est entre les mains de la justice,

nous nous absteindrons de rien préjuger, laissant à l'accusé toute la liberté de la défense. Mais ce que nous ne saurions trop proclamer, ce sont les funestes effets de l'ivrognerie. La ruine, la misère, le libertinage, les querelles, les désordres dans les familles, les rixes, le déshonneur, la perte de la santé et souvent de la vie, l'assassinat ; voilà les conséquences ordinaires, sinon nécessaires de cette brutale passion. Mais qui nous comprendra ? Les gens honnêtes et sages seulement : Dieu et la religion pourront seuls ramener les autres.

Le *Times* d'hier contient l'assurance que lord Stanley lui-même a fait transmettre à sir Charles Bagot l'approbation de sa part la plus complète pour son administration en Canada. C'est une garantie de plus pour l'avenir, et une arme nouvelle pour ceux qui combattent pour le triomphe des bonnes doctrines.

En parlant dans notre dernier Bulletin de l'importance qu'avait la question du droit de visite, nous ne l'euvisegeons que dans sa relation avec la France et l'Angleterre. Or ce n'est que la moitié de la question ; ce n'en est même pas la plus importante pour nous. Ce qui en ressort pour les relations futures de l'Angleterre et des Etats-Unis, nous intéresse à un bien plus haut degré. En lisant attentivement le discours de sir Robert Peel à cette occasion, nous avons pu nous convaincre que l'orateur, ou plutôt le cabinet de St. James parlait sous l'impression d'un haut mécontentement ; il ne dissimule en aucun façon ce qu'il pense de la prétention, exhorbitante à ses yeux, du gouvernement des Etats-Unis qui se proclame affranchi du droit de visite ; il fait l'histoire des négociations qui eurent lieu à ce sujet entre les deux gouvernemens ; et d'après ses paroles il est aisé de conclure que c'est une acte d'accusation pure et simple qu'il a voulu formuler contre le cabinet de Washington. De leur côté les journaux anglais accusent sans ménagement les Américains d'être des fourbes et des voleurs. Ce dernier reproche vient de la découverte prétendue d'une carte authentique, où se trouve tracée de la main de Franklin lui-même la ligne frontière de l'Union. Or, d'après ce document, la question du territoire du Maine était tout à fait oiseuse, car l'Angleterre avait droit à beaucoup plus de territoire qu'elle n'en réclamait. Le ministre Webster aurait eu ce document entre les mains à l'époque des négociations ; d'où il faudrait conclure qu'il aurait joué impudemment le cabinet anglais. Si ce n'est là de la diplomatie honnête, on ne saurait nier du moins qu'elle ne soit habile. Cette circonstance ajoutée à l'irritante question du droit de visite, compliquée des mutuelles prétentions des deux gouvernemens sur le territoire de l'Orégon, a singulièrement refroidi leurs relations politiques. Il n'est pas probable cependant que les Etats-Unis se soumettent à un droit qu'ils n'ont jamais voulu reconnaître et qu'ils proclament abandonné ; il est moins probable encore que l'Angleterre, dupée par sa déloyale alliée, abandonne moins que jamais ses prétentions. D'autre part, les premiers, alléchés par leurs récents succès, se montreront plus hardis dans les futurs arrangements ; et les autres qui ont à venger l'honneur de leur diplomatie, pourront bien écouter les conseils de la presse qui demande qu'une flotte formidable soit envoyée dans la mer pacifique, pour faire parler le canon à ces apprentis diplomates qui veulent déjà en montrer à leurs maîtres. Toute la politique des deux pays est donc là pour le moment.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

A Bévay, hameau dépendant de la commune de Beaupont, existait autrefois une petite chapelle où se réunissaient le dimanche les fidèles trop éloignés de l'église paroissiale de Saint-Amour. Pendant la révolution, on a détruit cette chapelle ; on en a dispersé jusqu'à la dernière pierre, et la génération actuelle n'en trouve d'autre trace qu'une croix bien modeste qui protège encore les tombes de ses ancêtres. Le souvenir s'en était toutefois fidèlement conservé chez les vieillards qui regrettaient leur ancien oratoire, et désiraient vivement sa prochaine reconstruction.

Heureusement qu'un des plus honorables habitans du pays, M. Deliance, recommanda en mourant à son fils, aujourd'hui voué au sacerdoce, de faire reconstruire l'ancienne chapelle du hameau de Bévay, quelque considérable qu'en fussent les frais. M. l'abbé Deliance accepta donc le dernier vœu de son père comme la portion la plus précieuse de son héritage ; il accomplit son vœu, dirigea tous les travaux de construction, voulut en subir tous les frais malgré les offres bienveillantes de M. le maire de Beaupont, car il voulait avant tout que cet oratoire fût un monument de ses sentimens religieux et de sa piété filiale.

Le jour de la fête de la Conception de la sainte Vierge, la modeste chapelle de Bévay a été inaugurée avec toute la solennité possible. Les clo-

ches des communes voisines ont répondu en signe de réjouissance à la cloche de Bévny depuis si longtemps silencieuse. Honneur donc à M. Deliance, aujourd'hui curé dans le département de Saône-et-Loire ! Il a accompli un legs pieux, il a réparé les ravages des mauvais jours, il a doté son village natal d'une chapelle qui s'élève au milieu des champs, près de quelques maisons de laborieux cultivateurs, comme pour leur offrir un abri, des consolations, et entretenir dans leur âme l'espérance d'une meilleure vie.

— Il y a des âmes généreuses qui, après avoir soulagé la misère pendant leur vie, veulent encore en être l'appui après leur mort. C'est ainsi qu'un habitant de Bordeaux a dernièrement enrichi les hôpitaux de cette ville ; c'est ainsi que ceux du département du Cher viennent de recevoir des legs considérables. Mlle Constance de Durbois vient de léguer par son testament à l'hospice de Graçay, 300,000 fr. ; aux hospices de Bourges, 156,000 fr. ; aux sœurs de la charité de cette ville, 10,000 fr. ; à l'hospice de Sancerre, 50,000 fr. ; à l'hospice de Vierzon, 20,000 fr. ; à l'hospice d'Issoudun, 10,000 fr. ; aux séminaires de Bourges, 40,000 fr.

Que de bénédictions devra recevoir une mémoire sans cesse rappelée par tant de bienfaits !

Mlle de Durbois est décédée en sa terre de la Garenne, près Nohan-en-Graçay. Son convoi, qui a traversé la ville de Bourges, était suivi, dans un religieux silence, d'une députation des grands et petits séminaires, que Mgr. l'archevêque s'était empressé d'y envoyer, puis de la communauté entière des sœurs de la charité, des enfants de l'hôpital et des fermiers de la défunte, qui avaient franchi une distance de plus de cinquante kilomètres pour rendre les derniers devoirs à celle qu'ils appelaient leur *bonne maîtresse*.

— MM. Mayet Genetry, maire de Bourges, et Méigny, notaire à Vierzon, qui connaissaient et savaient apprécier la bienfaisance de son cœur, sont chargés, en qualité d'exécuteurs testamentaires, de veiller à l'accomplissement de ses dernières volontés.

— Voici un témoignage flatteur rendu au clergé des Basses-Alpes par le préfet de ce département, dans son rapport, lors de la dernière session du conseil-général :

« Dans un pays où la religion a conservé son salutaire empire, les ministres de cette religion trouvent partout le respect qui leur est si légitimement dû, lorsqu'ils pratiquent les vertus de leur sainte mission.

« Le clergé des Basses-Alpes est, sous ce rapport, digne des plus grands éloges, et je suis heureux de les lui décerner devant vous qui appréciez chaque jour sa conduite et son zèle. Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement d'une milice dirigée par le respectable et pieux pontife qui donne à tous ses prêtres de si bons et si évangéliques exemples ? Permettez-moi, Messieurs, de rendre devant vous cet hommage à Mgr. de Digne, et de me féliciter hautement des sentiments de respect et d'affection qui m'unissent au saint prélat. »

Pourquoi tous nos administrateurs n'ont-ils pas le courage de publier des vérités aussi consolantes ?

— Deux prêtres du séminaire des Missions-Etrangères, MM. Titaud, du diocèse du Puy, et Forcade, de celui de Versailles, sont partis, le 14 décembre dernier, pour Brest, d'où un navire de l'Etat les transportera à Macao ; de là ils se rendront dans les missions de la Chine. Huit autres sont encore partis du même séminaire, le 21 du même mois, pour Bordeaux, où ils doivent s'embarquer sur un bâtiment marchand, qui après avoir touché à Pondichéry, se dirigera vers les côtes du royaume de Siam. Ce sont MM. Favre, du diocèse d'Orléans ; Solier, du Mans ; Luquet, de Langres ; Virot, de Besançon ; Martin, de Tarantaise (Savoie) ; Degouts, d'Auch ; Venault, de Poitiers, et Journet, de Carcassonne. Deux d'entre eux, MM. Luquet et Virot, sont destinés pour la mission de l'Inde et s'arrêteront à Pondichéry ; deux autres, MM. Favre et Martin, vont, comme directeurs, au collège général des missions, établi à Palo-Pinang. MM. Solier et Degouts essaieront de pénétrer dans la mission de Cochinchine ; M. Journet est destiné pour Siam, et M. Venault doit se rendre à Macao, d'où il ira vers une des missions de la Chine.

— Une récente ordonnance autorise, à titre d'établissement d'utilité publique, la fondation, dans le diocèse de Grenoble, d'une maison de retraite pour les prêtres âgés ou infirmes.

— La station de l'Avent a été prêchée, en l'église métropolitaine de Besançon, par M. l'abbé de Ravignan qui donne trois instructions par semaine. L'annonce des prédications de cet orateur distingué « a produit dit, *l'Impartial* de Besançon, une vive sensation chez les catholiques dévoués et chez les hommes de bonne foi qui, n'érigeant pas en système leurs doutes, respectables par cette raison même, cherchent la vérité partout où ils croient en apercevoir le rayonnement. »

— Les différentes écoles d'adultes reçoivent annuellement, à Paris, plus de 6,000 ouvriers. L'école du 6^e arrondissement, dirigée par des Frères, compte, seule, 520 élèves, depuis l'âge de 15 ans jusqu'à 50. M. le préfet de la Seine y a présidé, dimanche dernier, la distribution des prix. Il a ouvert la séance par quelques unes de ces paroles auxquelles les classes ouvrières prêtent toujours une grave attention. Cette courte allocution renfermait des sentiments bienveillants et des faits curieux.

« Dans l'intérêt des classes laborieuses, a-t-il dit, les écoles, hôpitaux, le Mont-de-Piété, la caisse d'épargne, sont devenus, pour l'administration l'objet d'une sollicitude constante : il y a dix ans, on ne comptait que 50 écoles ; leur nombre est maintenant de 206 ; elles reçoivent 37,531 élèves. Depuis dix ans aussi, le nombre des lits dans les hôpitaux a été augmenté de 852. Chaque année, le Mont-de-piété vendait 100,000 articles, il n'en vend pas

aujourd'hui plus de 40,000. Enfin, la caisse d'épargne, cette banque publique ouverte à l'ouvrier, prend tous les jours d'heureux développemens. »

A la suite de ces paroles, l'éloge du roi, de la famille royale, qui soulagent tant de maux, encourageant tant de genre d'industrie, trouvait d'autant mieux sa place que des prix avaient été remis et allaient être décernés en leur nom. Le prix du roi a été obtenu par Marc Boiste, menuisier ; celui de la reine par Emilie Delsol, sculpteur sur bois, et celui du jeune comte de Paris, par Constant Demarest, ébéniste.

M. François Del-ert a donné deux livres de 50 fr. chacun, l'un à Maillet (Jean-Baptiste), employé, et l'autre à le Brun (Hippolite), bijoutier.

— On va procéder à l'exécution du tombeau de Napoléon. Pendant trois jours, on en a exposé le *fac simile* aux Invalides. Au milieu de la grande cour d'honneur sera placée une statue équestre de l'empereur. Sur le soubassement, orné de bas-reliefs, est représentée l'arrivée des cendres aux Invalides.

L'entrée de la crypte destinée à recevoir les dépouilles mortelles est ornée à chaque côté de deux gigantesques statues allégoriques et de deux lions couchés. Cette entrée est surmontée d'un autel à colonnes torsées. Cette disposition nécessitera la démolition complète du maître-autel et du riche baldaquin du chœur.

ANGLETERRE.

— Une conversion remarquable et qui a fait une grande impression sur le public, est celle du ministre anglican, le révérend Bernard Smith, recteur (curé) de Leadenham. Cette conversion s'est opérée dernièrement au collège catholique d'Oscott. Voici de quelle manière le journal *the Correspondent* rapporte le fait : « Le rév. Bernard Smith, recteur de Leadenham (Lincolnshire), a été dernièrement reçu dans le sein de l'Eglise catholique. Il a généreusement sacrifié un bénéfice du revenu annuel de 900 livres stg. (22,500 fr.) dans l'espérance d'avoir en échange l'héritage éternel. La seule force de la vérité, jointe à la promesse du salut, pouvait opérer une pareille conversion. Quelle différence entre un événement de ce genre et la prétendue conversion de quelque prêtre catholique au protestantisme, dont on fait quelquefois si grand bruit aux meetings des sociétés de la réforme. Nous défions hardiment les membres de cette société de nous citer un seul exemple d'un prêtre catholique attaché à ses devoirs, les remplissant avec zèle et piété, donnant l'exemple des vertus chrétiennes, servant de modèle à ses ouailles, encore plus par sa piété et sa charité que par ses instructions ; nous défions, disons-nous, nos adversaires de nous citer un seul exemple d'un prêtre de ce caractère, qui ait abjuré le catholicisme pour se faire protestant. Or, de l'aveu de tous ceux qui l'ont connu, catholiques et protestants, le rév. Bernard Smith a toujours été un homme de ce caractère, et c'est à ses vertus et à sa bonne foi que nous attribuons la grâce de sa conversion de l'erreur à la vérité. Il n'y a que quelques jours qu'il a fait sa profession de foi au collège d'Oscott, et il eut le bonheur de recevoir la sainte communion pour la première fois le jour de Noël. Il fait maintenant ses études au collège d'Oscott pour se préparer à recevoir les ordres sacrés. »

Un autre journal, *the Stamford Mercury*, contient sur cet événement le paragraphe suivant : « Nous avons à annoncer une autre conversion dans la personne de l'aimable et bienveillant (*the gifted and benevolent*) révérend Bernard Smith, de Leadenham, qui obéissant à la voix de sa conscience, a généreusement sacrifié un bénéfice du revenu annuel de 900 livres sterling (22,500 fr.) en refusant de croire à la vérité et à la pureté de l'Eglise établie. On parle encore d'autres abjurations qui se préparent. »

— Trois cents hommes ont été confirmés, dimanche, dans l'église de Sainte-Anne, à Keeds (Angleterre), par Mgr. Briggs, évêque de ce district. Dans ce nombre on comptait 40 nouveaux convertis.

— Une mission à Midalebro, en Angleterre, a donné lieu à un spectacle édifiant. Le jour de Noël quatre nouveaux convertis ont fait leur abjuration et ont été admis dans le sein de l'unité catholique.

SUISSE.

— Un correspondant de la *Gazette d'Etat de Lucerne* lui communique les détails suivans au sujet de la suppression des couvens de ce canton ;

« La destruction des couvens et la sécularisation de leurs biens a porté au bien-être des districts catholiques un coup funeste, dont toute les conséquences ne seront reconnues qu'après un laps de plusieurs années. Un grand nombre d'individus avaient loué de belles fermes à un prix modique, et avaient par ce moyen vécu dans l'aisance avec leurs familles. Ces biens ont été bientôt vendus à l'enchère et achetés à très bas prix par des gens riches, et les fermiers sont obligés de les abandonner. Les débiteurs trouvaient dans les religieux des créanciers indulgens qui attendaient des années entières, et qui bien souvent leur accordaient la remise d'une partie de leurs dettes lorsque l'année avait été mauvaise, lorsque des inondations ou des intempéries en rendaient le paiement difficile ; maintenant ils ont à faire à des administrateurs laïques et impitoyables. On n'avait jamais ouï dire qu'un débiteur eût été mis hors de sa maison ; mais depuis huit ans on en a vu des exemples fréquens. Autrefois un père de famille qui était dans le besoin trouvait à emprunter de l'argent sans garantie et sans promesse de payer les intérêts : maintenant aucune somme ne sort de la caisse sans la permission de la commission des finances. Les six millions qui formaient la fortune des couvens étaient pour la partie catholique du canton des sources abondantes de bien-être matériel ; aujourd'hui cet argent est apporté au chef-lieu, toute cette fortune s'y centralise, pendant que les communes s'appauvrissent. Celui qui veut savoir ce que deviendront dans vingt ans d'ici les contrées voisines des abbayes de Muri, Wettingen et Hermetschwyls, n'a qu'à visi-

der les localités du grand-duché de Baden et du royaume de Bavière qui possédaient autrefois des couvents florissants ; de magnifiques églises sont devenues le gîte des hiboux et d'autres oiseaux de nuit ; des ouvriers, des artisans affamés et couverts de haillons se traînent dans ces bâtiments, dont la plus belle partie tombe en ruine ; les habitants de ces contrées sont en un mot devenus pauvres, ignorans et immoraux. Les Argoviens n'ont qu'à aller à Saint-Blaise, rapproché des frontières de leur canton, pour trouver l'original du tableau que je viens de décrire.

—Un correspondant lucernois, dont les paroles annoncent autant de modération que de sagesse, explique ainsi, dans la *Gazette Suisse*, le changement survenu dans son canton. « Le gouvernement déchu, dit-il, avait entrepris une tâche au-dessus de ses forces, un combat dans lequel il devait succomber. Abolir la foi nationale, tel fut le but constant de tous ses efforts. D'abord il attaque le Souverain-Pontife sans ménagement ; il s'efforce de briser tous les liens qui rattache Lucerne à l'Eglise romaine, d'établir un évêque, un métropolitain, un primate indépendant : tout le monde sait cela, tout le monde connaît le but de la conférence de Bade. Ensuite le même gouvernement se tourne contre le clergé de son canton ; il lui ravit toute influence dans l'éducation du peuple, il le ravale dans l'opinion publique, il l'attaque dans mille pamphlets, il l'outrage de mille manières à la fois. Est-il donc surprenant que le clergé menacé dans son existence, que le peuple opprimé jusque dans sa foi, que tous les catholiques ensemble aient pris les armes à leur tour ? Est-il étonnant que la justice et la liberté aient remporté la victoire sur la violence et la persécution ? » Voilà ce que nous lisons dans le journal de M. Baumgartner, nous recommandons ces paroles aux méditations de tous nos petits persécuteurs : si le gouvernement de Lucerne avait profité de la chute du gouvernement de Zurich, il serait encore debout. »

(Union Suisse.)

—Le gouvernement a offert à la paroisse catholique de Zurich de concéder l'ancienne église des Augustins pour l'exercice du culte catholique. Ainsi, les catholiques pourront sous peu exercer librement leur culte dans la ville protestante de Zurich. On félicite le gouvernement de cette marque de tolérance qui l'honore.

—On écrit de Lucerne, 22 janvier :

« Aujourd'hui, à 2 heures de l'après-midi, le nonce du Pape a fait son entrée au bruit du canon et au son de toutes les cloches, et au milieu d'un concours immense de peuple. Au mât du bateau à vapeur flottait le pavillon papal, et au-dessous, les pavillons des cantons de Lucerne et de Schwytz. Le nonce a été conduit, depuis le lieu de son débarquement, dans les carrosses de l'Etat, par sept membres de la députation à la maison de ville où le conseil était assemblé pour le recevoir. De là, le nonce, avec tout le clergé, se rendit en procession à la cathédrale, où le *Te Deum* a été chanté. »

—On remarque dans le rapport de la députation vaudoise sur la diète de 1842, le passage suivant :

« Partout où se trouvent des catholiques, là aussi se trouvent des hommes courageux qui ressentent profondément l'injustice faite à leurs frères d'Argovie ; Uri, Schwyz, Unterwald, Zoug, Fribourg, le Valais sont prêts à voler à leur secours, le Tessin et le Jura, pourquoi ne pas dire aussi Bâle et Neuchâtel ? ne leur refuseront point leur appui. La suppression des couvents a dessillé tous les yeux ; tous les catholiques comprennent aujourd'hui que le radicalisme en veut à leur liberté, à leurs croyances, à leur religion ; tous les hommes de foi, par toute la Suisse, se pressent, s'organisent et se préparent à se lever comme un seul homme. »

—Un journal protestant, l'*Observateur de la Suisse orientale*, dit ce qui suit :

« Il est peu de pays où le catholicisme soit aussi beau, aussi touchant, aussi pieux, aussi naturel si je puis dire ainsi, que dans les petits cantons. Au sein de ces belles montagnes, la religion vit encore de sa véritable vie ; elle y a une jeunesse, une fraîcheur, une allure libre, indépendante, que l'on chercherait vainement ailleurs. Bien éloigné de la dure intolérance, au lieu de forger des fers, là, le catholicisme entoure l'âme de liberté et porte la douce joie dans tous les cœurs ; il n'est que des fous et des radicaux qui puissent refuser leur estime à cette religion qui fait ainsi naître le bonheur sous ses pas, à ce peuple de pasteurs qui joint à l'innocence de la vie champêtre la valeur et les vertus des héros. »

ESPAGNE.

—On écrit de Barcelone à un journal religieux de Madrid :

« Désastres et calamités d'un côté, mécontentement, tristesse, affliction de l'autre ; ici, rancune et vengeance ; là, satisfaction et joie : tel est le tableau que nous présente la capitale de la Catalogne. Oui ; il y a des motifs, et de puissants motifs de pleurer amèrement : plus d'une fois les yeux se remplissent d'abondantes larmes. Mais pour un cœur véritablement chrétien, qui se conforme en tout à cette inflexible Providence qui règle toutes les actions des hommes, pour les faire servir ou à leur propre bien ou à celui de leurs semblables, pour une volonté, dis-je, qui s'est identifiée avec celle de son suprême Créateur, Barcelone présente de doux motifs de consolation et d'allégresse.

« En vérité, si l'on fait abstraction des causes premières et des événements antécédents, quel cœur sensible à la religion ne bondira pas de plaisir au spectacle des brillantes et pieuses cérémonies qui se succèdent les unes aux autres dans toutes les églises de cette malheureuse ville ? Des neuvaines célébrées avec pompe en l'honneur de la Trinité adorable, de la Mère immaculée de Jésus et de divers autres saints, des messes chantées avec majesté, des *Te Deum* solennels, et d'autres semblables cérémonies, non moins

pieuses que magnifiques ; sont le tribut que Barcelone, au milieu de sa désolation, paie en actions de grâces au Dieu des miséricordes qui, par l'intercession de sa Mère, a préservé tant de familles des désastres du 3 et du 4 décembre. Cérémonies pieuses, disons-nous, car le Saint-Sacrement y était presque toujours exposé, et dans beaucoup d'églises il est resté exposé treize heures, en mémoire des treize heures qu'a duré le bombardement ; cérémonies magnifiques soit par l'abondance des luminaires, soit par l'affluence des assistants. Oh ! que de vérité dans cette sentence du grand Augustin : que Dieu ne permettrait point les maux, s'il n'était tout-puissant et bon jusqu'au point de faire sortir le bien du mal même. Le ciel nous fasse comprendre à tous, habitants de Barcelone, que les malheurs que nous avons soufferts et que nous souffrons encore sont un juste châtiement de la divine Justice contre notre démolition, et un avis salutaire pour notre amendement ! « Cette réflexion est la seule qui puisse nous retenir sur le bord du désespoir, dans l'abîme duquel nous ne pourrions, pour ainsi dire, nous empêcher de tomber, à l'aspect du sombre tableau que nous présente l'infortuné pays qui nous a vus naître. »

TURQUIE.

On écrit de Constantinople à l'Univers :

« Les missionnaires américains établis à grands frais avec leurs familles, depuis plusieurs années, sont parvenus avec de l'argent et des promesses à gagner un certain nombre d'Arméniens schismatiques. Mais ceux-ci les ont fort embarrassés ces jours passés en les priant de leur donner un patriarche, un évêque, des prêtres, des diacres et une église. Ils ne sont pas encore assez avancés dans leur réforme, pour concevoir un culte destitué de formes hiérarchiques et extérieures.

« Quel n'a pas été leur étonnement quand ils ont vu MM. les missionnaires protestans refuser ce qu'ils demandaient, comme si la Bible ne suffisait pas à des hommes affranchis des superstitions romaines et papales. Toutefois, comme toujours leur marche est ténébreuse et hypocrite, ils ajoutaient que le temps d'obtenir une constitution n'était pas venu, et qu'il fallait attendre.

« Cependant les néophytes, pour se consoler, les ont prié de les mettre du moins sous la protection spirituelle assurée aux membres de l'Eglise protestante, ne pouvant jamais se représenter un corps sans tête, ou une église sans chef. Ils pensaient innocemment que ce chef était celui de l'Eglise anglicane, et ils trouvaient fort gracieux d'être sous la tutelle de son jeune Pape en jupon. Nouveau refus des ministres américains, et nouvel étonnement des bons schismatiques, apprenant alors ce qu'on leur avait caché, que la secte des Anglicans est autre que celle des Américains.

« Qu'arriva-t-il ? La division s'est mise parmi eux. Ceux dont une pension annuelle ne soutient pas la foi naissante, ne veulent pas du culte anglican de MM. les Américains, et néanmoins, ils ne vont pas aux anglicans, ni ne retournent à leur église. Ils sont dévoyés et perdus, perplexité qui sera profitable à l'orthodoxie, en les jetant dans les bras des missionnaires.

PRUSSE.

—On mande de Berlin, 24 janvier :

« Le jour de la célébration de la fête des ordres, le roi a parlé longuement avec M. Brinkmann des intérêts de la population catholique de Berlin. M. Brinkmann ayant fait observer au roi que les jours de fêtes religieuses, l'affluence des catholiques à l'église d'Hedwidge pouvait entraîner des dangers pour la vie des fidèles, Sa Majesté a promis de faire construire une seconde église catholique dans la capitale. »

CHINE.

—Une lettre qui vient d'arriver de Chine contient une nouvelle pleine d'intérêt et d'espérance. Cette lettre est écrite par une personne d'autorité et tout-à-fait digne de foi, qui se trouve maintenant dans la province chinoise de Hu-Kouang. Nous nous hâtons d'en communiquer un extrait à nos lecteurs. Le voici textuellement.

« Récemment, au plus fort de la persécution, apparut ici dans le ciel, vers midi, et par deux fois consécutives, une grande croix avec le Rédempteur crucifié. Le ciel était ou ne peut plus serain et limpide ; le crucifix, dessiné de la manière la plus parfaite, et visible à tout le monde, était étincelant d'une vive lumière tout autour. L'apparition n'a pas duré moins de deux heures chaque fois, en présence du concours et au milieu de Pétonnement, non seulement des catholiques, mais aussi d'une immense multitude de païens. En d'autres endroits du vicariat, ont eu lieu également deux semblables apparitions miraculeuses, avec le même concours d'une multitude de spectateurs, mêlée de fidèles et de païens. »

Plaise au Seigneur que nous touchions à l'époque annoncée par l'un de ces glorieux athlètes chrétiens martyrisés, en 1837, dans le Tong-King occidental. En présentant intrépidement le cou au bourreau, il prédit que bientôt ces contrées auraient reconnu et confessé la foi catholique, qu'alors elles persécutaient avec tant d'acharnement.

Ami de la Religion.

NOUVELLES POLITIQUES.

ECOSSE.

—Les partisans du principe de la révocation des lois des céréales se sont assemblés à Glasgow. La société était nombreuse. La discussion a été très animée ; il s'agissait de prendre en considération l'effet des lois des céréales sur la condition morale et physique du peuple. La réunion a été présidée par M. James Oswald, membre du parlement. Plusieurs orateurs

avaient exposé leurs opinions et leurs plans sur la matière, lorsqu'un chartiste nommé Moir a voulu à toute force interrompre la discussion, réclamant pour la charité du peuple la propriété sur toute autre matière. On l'a laissé parler quelque temps ; mais enfin l'auditoire, ennuyé de ses divagations, a crié avec force : A bas ! à bas Moir, le chartiste ! Le président a fait observer que l'assemblée n'avait pas à s'occuper de la charte, mais bien des lois des céréales. (Murmures en sens contraires, désapprobations, trépignemens, applaudissemens.) M. Proudford vient en aide à M. Moir. Il fait observer au président qu'il est dans une erreur très distinguée. (On rit.)—Le président : Taisez-vous, monsieur, je ne prétends recevoir ici de leçon de personne, et je sais ce que j'ai à faire. L'amendement ou la proposition de M. Moir est rejeté à une forte majorité. M. Kidd, autre chartiste, monte sur une chaise, et il s'efforce de dominer l'assemblée par les éclats de sa voix. Sur l'adjonction du président, il est saisi par le capitaine Millar, de la police. Les chartistes font un bruit infernal et poussent de sourds grognemens. La discussion est reprise ensuite avec plus de calme, les chartistes n'osent plus lire de démonstration, de peur d'être empoignés. L'assemblée a adopté un projet de mémoire à sir Robert Peel, et de pétition à la chambre des communes. On a voté des remerciemens au président, qui a montré de la fermeté et l'on s'est séparé.

IRLANDE.

—Le *Freeman's Journal* de Dublin nous apporte une seconde adresse de M. O'Connell au peuple irlandais. Ce document a été lu au dernier meeting hebdomadaire de l'Association des *Repealers*. M. O'Connell y traite de l'opportunité de l'agitation à laquelle il a invité le peuple dans son dernier appel. Il parle des embarras qui pèsent sur l'Angleterre ; ce pays ne s'est jamais trouvé dans une situation qui mieux qu'aujourd'hui peut favoriser l'émancipation de l'Irlande. Le représentant de Cork énumère les dangers que le ministère anglais rencontre à l'intérieur ; il fait voir que les relations extérieures de l'Angleterre sont loin d'être satisfaisantes ; et, à son avis, les hommes qui gouvernent le pays, sont, par leur incapacité et leur faiblesse, dans l'impossibilité d'apporter le moindre soulagement à cette situation. M. O'Connell conclut de cet état de choses que le moment est arrivé pour l'Irlande de lever la tête, et il pousse ses compatriotes à s'organiser pour une nouvelle et formidable agitation.

INDES.

—Un chef indien, nommé Dervallah Surhat, qui commandait dans l'armée anglaise les forces auxiliaires indigènes, fut accusé d'avoir dans la nuit du 15 octobre... traité les Anglais avec lesquels il marchait comme l'allié et l'ami. Il parut fort agité pendant la lecture de l'acte d'accusation ; mais il reprit toute son immobilité lorsque le verdict de culpabilité fut prononcé. A ces mots de la sentence : "Le condamné sera placé à la bouche d'un canon chargé à mitraille, et y recevra la mort," il jeta un regard triomphant sur ses amis et anciens compagnons d'armes, qui tremblaient et frissonnaient autour de lui, à la pensée du sort qui l'attendait. Le général anglais paraissait vivement ému. Surhat seul était calme au milieu d'eux.

On s'avança vers le lieu de l'exécution, le coupable marchant au milieu des rangs. On le plaça à une certaine distance du centre de la troupe. Il n'y avait là ni cercueil pour recevoir le corps, ni aucun ami pour l'enterrer. Cette précaution avait été jugée inutile, car on avait bien calculé et prévu qu'il serait anéanti, ou que ses restes dispersés deviendraient la pâture des bêtes et des oiseaux de proie.

Les troupes furent rangées en bataille et formèrent un carré, ouvert d'un seul côté, une pièce de canon fut introduite au centre et les conducteurs se retirèrent précipitamment derrière les rangs. Le prisonnier reçut l'ordre d'avancer ; il le fit l'un pas lent et assuré. Le prévôt militaire tira une corde de sa poche pour attacher le condamné au canon. A cette vue, le malheureux Surhat parut trembler pour la première fois. Il demanda instamment la grâce de ne pas être lié. Le général y consentit. Le prisonnier se tourna alors vers lui et lui fit un geste de remerciement et de reconnaissance ; il donna, à la manière des Européens, un serrement de main au prévôt et après avoir reçu les instructions que celui-ci lui donna presque convulsivement, Surhat marcha courageusement vers le formidable instrument, presse son corps contre l'embouchure, tourne ses bras autour du canon, jette un dernier regard... et laisse tomber sa tête sur la pièce... Au même instant, le signal est donné, une lumière, un nuage de fumée, un son éclatant qui fit retentir les montagnes d'alentour, annoncèrent que tout était fini !

Quelques gouttes de sang, quelques débris dispersés, à peine reconnaissables, pour avoir appartenu à un corps humain, voilà tout ce qui restait de ce chef naguère si généreux, si brave. (*Rentley's Miscellanies.*)

FRANCE.

—On écrit de Valenciennes :
"Au moment où l'attention en France est portée sur les îles Marquises que M. du Petit-Thouars vient d'aborder, et où, dit-on, il fonde un établissement, il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'un personnage important de l'île Nou-Kaïva, la principale des Marquises, le sieur Joseph Kabris, né à Bordeaux, qui épousa Valvite, la fille du roi de l'île, repose dans le cimetière de Valenciennes. Kabris, embarqué sur un vaisseau baleinier anglais, destiné pour la mer du Sud, fit naufrage sur les côtes de Nou-Kaïva, et allait probablement être mangé par les naturels du pays, lorsque la fille du roi de l'île demanda sa grâce et l'épousa. Le matelot bordelais fut tatoué à l'instar des gens du pays et devint le gendre et le favori du roi. M. de Krusenstorn l'enleva de l'île en 1804, et le ramena en Russie ; il entra en France en

1817, fut présenté à Louis XVIII et au roi de Prusse, puis finit par se montrer pour de l'argent dans le *Cabinet des Illusions*, à Paris. Lorsque la capitale fut fatiguée du tatonnage de Kabris, il courut les foires ; c'est ainsi qu'il arriva à Valenciennes, il y a vingt ans, pendant la fête de cette ville. On le montrait au public dans la demeure du sieur Rombaut, tailleur sur la grande place. Kabris était déjà hydropique ; il paraît qu'il eut une indigestion le 23 septembre 1822, dont il mourut presque subitement à l'âge de 42 ans. La commission du musée de Douai, ayant ouï dire qu'un homme parfaitement tatoué était mort à Valenciennes, fit des démarches pour obtenir son corps, afin de le faire préparer pour en orner son musée ; il était trop tard, les restes du gendre du roi de Nou-Kaïva ne furent pas exhumés ; ils continueront sans doute à reposer éternellement dans le cimetière de Valenciennes. Ce corps, durant sa vie, a assez couru le monde ; il pouvait bien rester en paix après sa mort."

ESPAGNE.

—Le *Messenger* du 4 janvier publiait la nouvelle suivante :

"Madrid 27 décembre.

"Un courrier extraordinaire qui vient d'arriver de Valence porte que le régent, parti de Castellon le 24, est arrivé le 25 à Valence, où il a été reçu avec de grandes démonstrations d'enthousiasme.

"Le régent sera à Madrid pour le premier de l'an.

"Le général Chacon remplacera Scoane, dans la capitainerie-générale de la capitale, et le général Zavala sera envoyé commandant en chef de la province de Valence."

Les députés de la province de Barcelone ont adressé au régent l'adresse suivante :

"Les députés soussignés de la province de Barcelone ne sauraient plus longtemps s'abstenir de témoigner à Votre Altesse la profonde douleur avec laquelle ils ont vu les mesures adoptées par le gouvernement contre la ville de Barcelone. Quelles que soient les causes des troubles de cette malheureuse ville, il reste toujours avéré que le gouvernement n'a pas agi dans les limites de la loi, qu'il a méconnu les vœux des chambres, qu'il a enfreint la constitution de l'état, et qu'il s'est montré sévère à la voix de l'humanité.

"Les députés soussignés seraient indignes de représenter la province de Barcelone, si, à la vue de tant d'illégalités et de tant de scandales, et quand ils ne peuvent faire entendre leur voix au sein de la représentation nationale, ils n'adressaient pas à V. A. en leur nom et au nom de leurs mandataires, de justes et amères plaintes qu'ils ont jusqu'à présent dévorées. Fidèles interprètes des sentimens et des désirs d'un pays qui les a honorés de sa confiance, ils recourent à V. A. pour qu'il soit mis prompt et bonne fin aux maux qui affligent l'industrielle et patriotique cité de Barcelone, digne à tant de titres d'un meilleur sort.

"La loi, la justice, la politique et l'humanité demandent une mesure énergique et digne d'une nation libre. Les ministres actuels ne peuvent pas gouverner plus longtemps la nation. Avec eux doivent disparaître leurs mesures inconstitutionnelles ; et s'il appartient aux chambres de les accuser et les juger, il vous appartient, Altesse, de leur retirer immédiatement votre confiance.

"Tels sont les sentimens et les désirs des députés, soussignés ; nous espérons que votre Altesse les prendra en considération.

"PEDRO WATA, JOAQUIN ALGORISA, JUAN VILVRECHT, ANTONIO VIDAL, PABLO PELACHS.

Les députés de Lerida, Tarragone et Geronne se sont associés à la manifestation des députés de Barcelone. Le 1er janvier, Espartero est entré dans Madrid, vers une heure de l'après-midi. Il était à cheval et accompagné des autorités civiles et militaires qui avaient été à sa rencontre. Le cortège était nombreux et l'état-major extrêmement brillant. On y comptait les généraux Rodil, Graser, Ferraz, Iriarte, etc.

—Rien ne peint mieux la situation actuelle de l'esprit public en Espagne que le langage de certains corps provinciaux, organes légaux des sentimens de leurs provinces. On sait que la députation provinciale de Saragosse et certains ayuntamientos ont manifesté leur résolution de ne point suivre le pouvoir dans la carrière des coups d'état. La députation provinciale de Burgos s'adressant aux lecteurs de la province, leur tient le discours qui suit :

"Jamais la nation ne s'est trouvée dans une situation plus grave... Les gouvernemens qui jusqu'à ce jour ont présidé à l'administration, les uns par mauvaise fortune, les autres par faiblesse, tel autre par méchanceté, le plus grand nombre pour n'avoir point respecté le vœu des majorités parlementaires, et tous pour n'avoir pas compris leur époque ou n'avoir pas réussi à la dominer, ont peu fait pour le bien des peuples. La représentation nationale a été également peu puissante pour mettre un terme aux malheurs publics. Enfin tous les liens de l'obéissance et du respect ont été rompus ; on a essayé un système de clandestinité et de machiavélisme ; on s'est efforcé, pour le triomphe des principes, à la sagacité et aux trames occultes de quelques uns, plutôt qu'à la justice de l'instinct public ; la tempête s'est élevée et devient furieuse de toutes parts : il n'y a déjà plus de ressources que dans une bonne élection de députés et de sénateurs soit pour les garanties du présent, soit pour les espérances de l'avenir."

Il faut, dit la députation provinciale, des hommes indépendans qui n'espèrent rien du gouvernement et n'aient aucunes grâces à lui rendre.

BELGIQUE.

—Un vieux berger, célibataire, des environs de Liège, vient d'apprendre qu'une succession opulente s'est ouverte en sa faveur à Derk, en Transyl-

vanie. Le frère de ce berger, après maintes folies qui ont abrégé la vie de ses parents, avait quitté son village, sans faire connaître le pays dans lequel il dirigeait ses pas ; comme il ne manquait ni d'instruction ni surtout d'intelligence, il entra en qualité de commis dans une maison importante de négoce, et au bout de vingt ans, il devint l'associé de son patron ; la fortune qu'il a laissée est évaluée à 1,500,000 fr. Mais, chose inouïe, le berger refuse d'accepter la succession qui lui est échue, et qui à son défaut doit appartenir aux pauvres de Dork. Il prétend ne pas vouloir accepter les richesses d'un homme qui a fait mourir de chagrin son père et sa mère ; content de son sort, il ne veut pas en changer à 67 ans, et se donner à la fin de sa carrière des soucis et des embarras. Toutefois ses cousins n'envisagent pas la question sous ce point de vue : après avoir inutilement tâché d'ébranler la résolution du vieillard, ils se sont déridés à provoquer son interdiction. Le tribunal de Liège sera incessamment saisi de ce singulier procès.

HONGRIE.

—Un journal hongrois contient ce qui suit : "La Russie devrait réfléchir sérieusement aux conséquences fâcheuses que pourrait avoir pour elle le projet qu'elle paraît avoir conçu d'attaquer les droits du roi de Hongrie sur les principautés du Danube. Assurément si une guerre éclatait à ce sujet, 10,000 volontaires hongrois, réunis aux armées de France et d'Angleterre, et commandés par les héros qui vivent aujourd'hui dans l'exil, porteraient à la Russie un coup si rude qu'elle s'en souviendrait longtemps. L'opinion publique en Europe se prononcerait infailliblement pour un mouvement de cette nature, et lui accorderait les mêmes sympathies qu'elle accorde aujourd'hui aux Polonais qui sont en butte à toute espèce de vexations religieuses et politiques de la Russie.

CHINE.

—Les nouvelles de ce pays vont jusqu'au 11 octobre. Tout était dans le *statu quo*. Le monopole dont les marchands Hong jouissent relativement au blé, touchait à sa fin, et l'on supposait que les prix du thé baisseraient de beaucoup, quand le commerce en serait libre. Les Anglais ont rendu les *junks* qu'ils avaient capturés, et le commerce entre les Anglais et les Chinois avait repris son cours. Des négociations avaient lieu pour le règlement du tarif. Il paraît que le nombre des Tartares qui se sont tués eux-mêmes à Chinkeangfoo, quand ils désespérèrent de pouvoir résister aux armes britanniques, est vraiment effrayant. Les pères tuèrent leurs fils, les mères leurs filles, les enfans leurs parents, les maris leurs femmes, les amis tuèrent leurs amis.

Le rapport adressé à l'empereur par le commissaire impérial, pour lui donner son avis sur les conditions que les Anglais mettaient à la paix, a été publié. Ce document est très détaillé et contient quelques passages curieux. Il y est donné aux Anglais le nom de barbares, comme toujours.

—Les dits barbares, dit le commissaire impérial, nous prient de vouloir bien leur donner 21,000,000 de dollars. En examinant cette demande, on trouve que ces barbares tentèrent, d'abord, de nous en extorquer 30,000,000, mais Hang et ses collègues discutèrent fortement ce point et à la fin la somme a été fixée à 21,000,000.

—Moi, votre serviteur, j'ai examiné quelles sont les demandes indéniabiles de ces barbares. J'ai trouvé que la dette des marchands Hong est de 3,000,000 de dollars, pesant 2,100,000 taels, qui devront être recouverts sur les marchands Hong de Canton, quand les comptes auront été tirés à clair. Mais il reste 12,600,000 taels à payer en plus ! Il en a été déjà payé 4,000,000 ou 6,000,000 de ces dollars, que ces barbares exigent avec tant d'importunité, et pour lesquels ils méritent d'être haïs à l'extrême. Mais considérant qu'ils ont déjà attaqué et ruiné Kiangkow, il sera non-seulement difficile de reprendre Chinkeang et les rivières, mais je crains encore que nous ne soyons bloqués au nord et au sud, ce qui serait la plus lourde des calamités. Les bâtimens qui nous avaient bloqués dans le principe, étaient bien différents des derniers, et d'énormes dépenses sont inévitables pour nous. Cependant, notre réputation n'est pas encore perdue. Quant aux 21,000,000 de dollars qu'on nous extorque, ils équivalent à 11,700,000 taels. Un million a déjà été porté au compte du peuple et des marchands de Keangsoo. Les officiers devront payer les premiers, et avec le temps on peut compter sur cet argent, qui rentrera pour l'achat des titres honorifiques, des boutons et des plumes de paon. Le reste sera perçu en trois ans. Il faut aussi prendre en considération les droits de douane que nous paieront les dits barbares, et qui diminueront d'autant les dépenses de la famille impériale. La somme à payer annuellement aux Anglais, comparée aux dépenses annuelles que nous coûterait l'armée, est comme trois est à dix ; et nous ne combattrions que de nom, sans espérance de victoire. Il est donc meilleur d'adopter des plans conformes aux circonstances, et de mettre fin à la guerre...

Quant aux cinq ports dont ils demandent l'ouverture, c'est beaucoup trop, mais comme ils tiennent encore Amoy, Hong-Kong, Colongsoo, il sera difficile de les en déloger. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils nous rendent notre territoire, et qu'on leur permette d'y trafiquer, puisqu'ils proposent respectueusement de payer des droits ? En ce moment, ils montrent de la sensibilité et se repentent de leurs erreurs. Ils sont aussi obéissans que s'ils étaient poussés par le vent, et quand l'amitié, la bienveillance et la sincérité nous auront unis de nouveau, tout ira bien.

SYRIE.

—On lit dans l'*Univers* :

Tout a été dit sur la question d'Orient. Qu'il nous soit cependant permis de dire encore et de prouver que cette grande influence, conquise par la

France dans les pays du Levant, et dont l'alandon excitait de si douloureux regrets à la tribune de la chambre des députés, est l'œuvre de la religion. C'est la religion qui a posé les bases de ce bel édifice que la sagesse et la politique ont achevé. En effet, c'est aux croisades qu'il faut remonter pour trouver la cause de cette gloire et de cette vénération qui, naguère, en Orient, entouraient le nom français. Il est remarquable que le témoignage en est recueilli par un auteur non suspect, car il était calviniste. *Bongars*, dans la préface de son célèbre recueil, si connu par le titre *Gesta Dei per Francos*, explique les motifs qui lui ont fait choisir ce titre qui montre les Français comme des instrumens des desseins de Dieu sur les peuples orientaux. "C'est, dit-il, que la première expédition fut résolue en France. La plupart des princes et des soldats étaient du royaume des Français. Les Français s'y firent tellement remarquer par leur valeur et leur nombre que, depuis cette époque, on appelle Français tous les chrétiens qui habitent l'Orient, qu'ils soient Germains, Italiens, Anglais, Danois, Espagnols." Le drapeau de la France, devenu le signe du salut dans les contrées lointaines et souvent inhospitalières, fut dans la suite le magnifique symbole de la puissance du nom Français. Nous rappellerons aussi que la France n'a pas été seulement guerrière en Orient, elle y fut aussi législatrice. On n'ignore pas que les *Assises de Jérusalem*, qui sont peut-être le plus précieux monument de l'histoire du droit français, ont longtemps gouverné les Etats fondés par les croisades. N'est-il pas permis de voir l'accomplissement d'une mission providentielle donnée à la France dans la suite non interrompue que présente notre histoire de guerres, de traités avec les peuples maîtres de l'Orient, de fondations hospitalières ou guerrières. Nous en trouvons la preuve jusque dans cette célèbre expédition d'Égypte, qui sur la fin du siècle dernier, conduisit nos soldats sur les traces de saint Louis. Certes, en voyant la France porter dans les contrées du Levant ses armes, ses drapeaux, à toutes les époques et sous tant d'inspirations diverses, ce n'est céder ni à l'orgueil, ni à l'illusion que de considérer notre patrie comme chargée d'une mission tutélaire de protection et de civilisation en Orient. Non, il n'est pas permis à la France d'abdiquer une influence acquise par huit siècles de labeurs. Il ne faut pas enfin exposer notre âge à recevoir de ceux qui le suivront le reproche d'avoir perdu tout cela en quelques années.

LA FEMME BLANCHE DES MARAIS.

III.

CHANTEPIE.

La voix chantait ainsi :

Qu'il fasse chaud ou froid,
Qu'il tonne ou bien qu'il vente
Sur le bas-fond étroit,
Je suis la macre errante ;
Et si quelque'un parfois
Dans la tempête chante,
C'est moi !

Toussaint avait retenu sa respiration pour écouter mieux. Son âme entière semblait s'être concentrée dans son ouïe.

—C'est Noël ! s'écria-t-il en joignant les mains. Je reconnais sa chanson. Marguerite releva lentement la tête. Elle n'osait se livrer à l'espoir.

Toussaint, cependant, se fit un portevoux de ses deux mains et appela.

Noël n'entendit pas sans doute, car la voix reprit :

Il ne faut qu'un bateau,
Au petit Chantepie,
Car il voit sans envie
Les pompes du château.
Vivant toujours sur l'eau,
Il nargue la pépie,
Et ne veut voir la vie
Qu'en beau !

—Noël ! Noël ! cria encore Toussaint.

La voix commença un troisième couplet. Elle semblait s'être considérablement éloignée, car les paroles arrivaient maintenant indistinctes et pareilles à un murmure confus.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! sanglotta Marguerite de Guer, n'aurez-vous donc point pitié ?

Toussaint rassembla ses forces et poussa un dernier cri, prolongé, déchirant, plein de désespoir, puis il s'affaissa sur un des bancs du bateau.

Cette fois, le chant cessa tout à coup. Toussaint prêta l'oreille, et un cri lui arriva au travers du brouillard.

Le bon serviteur répondit aussitôt, et, fou de joie, il se mit à genoux devant sa maîtresse, dont il baisa les mains avec transport.

Quelques minutes après, le chaland de Chantepie, conduit par la main exercée du jeune pêcheur, apparut à travers la brume. Il glissait sur l'eau, rapide et léger, comme un traineau sur la glace. Marguerite et Toussaint montèrent dans le bateau de Noël.

—Si la pie n'avait point chanté, murmura ce dernier, votre vieille mère aurait pleuré ce soir, mon père Toussaint.

—Noël, Noël ! s'écria le fidèle vassal, agenouille-toi et remercie Dieu, enfant, car tu as été par deux fois le sauveur du plus cher trésor de ton maître.

Noël obéit, et toucha de ses lèvres la main de Marguerite de Guer. Celle-

ci se pencha, lui mit un baiser au front, et découvrit le visage de son fils endormi afin que Noël le baisât à son tour.

— Noël, Noël ! dit Toussaint émerveillé, tu as gagné, mon fils, une glorieuse et noble récompense. Maintenant tu peux, sans que je m'étonne, devenir gentilhomme et chasser les éperons dorés.

Noël voulut sourire, mais il avait des larmes dans les yeux.

— Merci, ma dame et maîtresse, murmura-t-il. Quelque jour, s'il plaît à Dieu, je donnerai mon sang pour vous.

Les marais de l'Oust, formés par la réunion de divers cours d'eau, divergents et d'inégale importance, s'étendent sur une longueur de quatre ou cinq lieues, entre deux amphithéâtres de verdure que couronnent d'un côté les grands arbres de la Forêt-Neuve et de la forêt de Rieux, de l'autre la lande de Saint-Vincent, lande aride, où perce à chaque pas la tête grise et moussue du roc.

Ils courent de l'est à l'ouest. En été, lorsque les eaux sont basses, le bassin des marais est une vaste prairie, coupée par d'innombrables ruisseaux. Mai, dès les premiers jours de l'automne, chaque ruisseau s'enfle tout à coup, déborde et mêle ses eaux à celles de l'Oust subitement accrue. La prairie se fait lac ; on jette l'épervier et l'on dard la fouine à l'endroit où passaient naguère, pêle-mêle et de bonne amitié, comme au temps de l'âge d'or, les chevaux du châtelain, les vaches de M. le maire et les moutons nains du pauvre locataire de la loge couverte en chaume.

Au seizième siècle, il n'y avait point encore de maire, mais on connaît déjà les moutons. Quand venait la crue des eaux, tous ces troupeaux disséminés sur la superficie des marais gagnaient insensiblement le bas des deux landes et se resserraient partout où restait à sec une mince bande de verdure. On eût dit de loin, et cela se voit encore à pareille époque, deux interminables rubans de toile écrue qu'on aurait mis sécher et blanchir au soleil.

Pendant la crue des eaux, comme les journées sont chaudes encore et que la gelée blanche est fréquente durant les matinées, l'eau des marais, échauffée par le soleil de la veille, se prend à fumer parfois vers la fin de la nuit. Sans doute d'autres circonstances, que nous ne saurions indiquer, favorisent ce dégagement subit de vapeurs, car le lac entier se couvre en quelques minutes d'un voile épais blanc, presque compacte, et dont le mot brouillard ne pourrait donner qu'une faible idée aux habitants des villes. C'est une sorte de *nuit éclairée*. Ce voile opaque, mais rayonnant d'une lumière qui lui est propre, illumine vivement les objets qui se trouvent à portée de vos mains, et cache complètement tout le reste. Vous voyez, par exemple, un grand arbre aux rameaux duquel scintillent les prismes diamantés du givre ; vous en voyez une branche, deux branches ; — la troisième disparaît sous la brume, et il vous faudra avancer d'un pied pour l'apercevoir.

Ce brouillard, en cette saison, est dangereux et occasionne de fréquents naufrages. Il faut, en effet, un plaisir quelconque pour se diriger sur ce lac tranquille en apparence, mais coupé par des courants sans nombre. Le jour, on nage droit vers les côtes ; la nuit, le sceptra coloré de la femme blanche, qui s'aperçoit de toutes parts, peut servir de boussole ; mais le brouillard confond tout dans une obscurité dense, complète, uniforme. Il faut rester en place et attendre.

Si le chaland est bon, le soleil vient, qui chasse la brume, et l'on peut reprendre sa route.

Si le chaland est vieux et troué, ce qui est assez la coutume dans ces pauvres contrées, le soleil vient encore, mais il vient trop tard. A la place où s'est trouvé le bateau, le lac s'est reformé, calme et lisse comme la surface d'un miroir ; il reflète joyeusement les rayons de soleil. Il n'y a rien là pour annoncer le naufrage et la mort. C'est le sépulchre blanchi de l'écriture.

On comprend maintenant pourquoi Toussaint sentit fléchir son courage et cessa de *percher*. Entre lui et la rive, il y avait dix courants peut-être, dont neuf l'eussent porté tout droit au lit de l'Oust, puis au tournant de Trémoulté. Lutter contre le péril, c'était hâter l'heure de la mort.

Une fois sur le chaland de Noël, qui était neuf et tenait bien l'eau, nos fugitifs se trouvèrent à l'abri.

— Laisse-là ta perche, Noël, et attendons le soleil, dit Toussaint.

Ce n'était pas là le compte de Chantepie.

— Père Toussaint, répondit-il, n'y a-t-il point beaucoup d'or au château de notre seigneur Amaury ?

— Sans doute... pourquoi ?

— Parce que Piélan, qui est un huguenot maudit, sans foi ni loi, et ne reculant point devant une méchante action, dira : — Voici de l'or, beaucoup d'or ! Cherchez et ramenez-moi Madame Marguerite...

— C'est vrai, murmura Toussaint.

— Or, des deux côtés du marais, quand le soleil brille, il y a des yeux verts, et quand l'œil a vu la langue pâle.

— Là où nous allons, dit Toussaint, il n'y a que des vassaux fidèles...

— N'avez-vous jamais entendu, interrompit Noël, Monsieur le recteur raconter en chaire l'histoire de la Passion ?... Jésus fut trahi, mon père, trahi pour trente deniers, par un de ces hommes-liges.

— C'est vrai, dit encore Toussaint ; mais que faire à cela ?

— Judas n'aurait point trahi, père Toussaint, s'il n'eût point su où trouver notre Sauveur... Profitons du brouillard, et que Madame Marguerite passe le seuil de son manoir de Gourla, avant que personne ait pu l'apercevoir. Toussaint regarda son pupille avec une naïve admiration.

— Noël, Noël ! dit-il, que Dieu te prête vie, mon fils, et tu deviendras grand seigneur.

La dame de Malestroit elle-même ne put s'empêcher d'admirer la sagacité précoce et le dévouement de Noël.

— Quand tu auras l'âge, enfant, dit-elle en souriant, Monsieur Amaury te fera chevalier... Si Dieu permet que je le revoie, ma première parole sera pour toi.

— Moi, chevalier ! s'écria Chantepie en éclatant de rire, et qui pêcherait, s'ils vous plaît, des macres pour le château ?

Ce disant, il appuya sa perche contre son épaule, traversant le chaland dans toute sa longueur, il lui donna une vigoureuse impulsion.

— Le fond cède, murmura-t-il, nous allons entrer dans l'Oust.

Au même instant, le chaland vira de lui-même et ses fugitifs se sentirent enporter rapidement par le courant.

— Sommes-nous loin du tournant ? demanda Marguerite avec effroi.

— Dans une minute nous allons l'entendre, mais on l'entend longtemps avant de le voir.

Il déposa sa perche et vint mettre un genou en terre devant sa suzeraine.

— Et maintenant, ma noble dame, dit-il, je vous supplie de m'octroyer une grâce.

Fi ! Noël ! Fi ! murmura Toussaint.

— Laissez-le parler, dit Marguerite, Je jure par notre Notre-Dame de Guer de ne lui rien refuser.

— Vous l'avez entendue, mon père Toussaint ! s'écria Noël ; — je demande la bague que vous donna messire Amaury de Malestroit, le jour béni de vos fiançailles.

Marguerite de Guer se redressa et prit un visage sévère.

— Vassal, dit-elle, j'ai juré par Notre-Dame, et je tiendrai mon serment quoi qu'il advienne ; mais que prétends-tu faire de mon anneau nuptial ?

— Je prétends en orner mon doigt, ma noble maîtresse...

— Malheureux enfant !... voulut interrompre Toussaint le veneur.

— Je prétends, reprit Noël, le montrer comme gage d'une mission importante, dont je ne suis point digne peut-être, mais que, avec l'aide de Dieu, je tâcherai de mener à bonne fin.

— Quelle mission ? demandèrent en même temps Marguerite et Toussaint.

— Ne faut-il pas, reprit encore Noël, que messire Amaury soit instruit du danger de Madame Marguerite et de l'héritier de Malestroit ?

Le front de Marguerite de Guer se dérida tout à coup.

— N'y a-t-il point de péril à te charger de ce message ? demanda-t-elle, en faisant glisser l'anneau le long de son doigt blanc et délicat.

— Je ne sais, répondit Toussaint, dont l'effroi avait fait place à l'allégresse ; — mais mon fils Noël ne craint point le danger quand il s'agit de servir Malestroit.

Et il frappa sur l'épaule de l'enfant avec orgueil.

Marguerite de Guer réfléchit un instant.

— Voici mon anneau, dit-elle, et je ne te parle plus de récompense, Noël, car tu as le cœur d'un gentilhomme !

Chantepie prit la bague et se releva gravement, tandis que Toussaint versait des larmes de joie.

— Ecoutez, dit l'enfant ; — voici le ramage de la femme blanche, et il est temps de se mettre en besogne.

Le gouffre mugissait en effet à peu de distance. Noël saisit sa perche, mais il ne put trouver le fond et dut avoir recours à ses rames. En un instant, le bateau tourna sur lui-même, et, coupant de biais le courant de l'Oust, entra bientôt dans une eau tranquille et dormante. Noël reprit alors sa perche, et ne la quitta qu'au moment où le chaland toucha le rivage.

Il n'avait pas hésité une seule fois durant la traversée. Nous l'avons dit, le marais était son domaine. Des signes à peine perceptibles et qui eussent été muets pour tout autre lui enseignaient son chemin : la couleur de l'eau, sa profondeur, la consistance du fond, la direction des courants, tout lui servait à diriger sa barque d'une manière sûre et rapide.

Quand les trois fugitifs débarquèrent sur la rive, le brouillard commençait seulement à se dissiper. On apercevait le disque du soleil, rougeâtre et rapetissé par la réfraction, mais ses rayons ne perçaient encore qu'imparfaitement la masse brumeuse, et la dame de Malestroit put passer, sans être vue, le seuil de son fief de Gourla.

Guy de Piélan, furieux d'avoir perdu Chantepie, dont il comptait se servir comme d'un finier pour relever la piste de Marguerite de Guer, se prit à réfléchir profondément. En réfléchissant, il s'endormit.

Quand il s'éveilla, le soleil entrain par les hautes fenêtres à vitraux peints du salon de Malestroit. Son premier regard tomba sur le portrait de Madame Hermengarde.

— Sorcière infâme ! s'écria-t-il avec colère, c'est ton histoire maudite qui est cause de tout ceci. Tiens ! reçois ton salaire !

Et, saisissant le broc vide, il le lança de toute sa force vers le malheureux portrait, qui en reçut de notables dommages.

Après cette légitime vengeance, le vaillant capitaine se rendit dans la cour du château, où se trouvaient ses hommes d'armes.

— Où sont Gauthier et Corentin ? dit-il.

— C'étaient les noms des deux sentinelles qui avaient veillé avec lui dans le salon. Corentin et Gauthier s'avancèrent.

—Gauthier, reprit-il, toi qui as le bras long, enfonce-moi deux clous dans la traverse de cette porte... deux forts clous... à raisonnable distance l'un de l'autre.

Gauthier prit un marteau et enfonça les clous.

—Toi, Corentin, continua le huguenot, va me chercher deux cordes de trois pieds chacune... deux bonnes cordes, capables de porter un raisonnable poids.

—C'est fait, dit bientôt Gauthier en jetant son marteau.

Voilà ! dit à son tour Corentin en présentant les cordes.

—C'est bien !... Maintenant, mettez-vous à genoux et faites une prière, si vous en savez quelque une par hasard.

Les deux hommes d'armes pâlirent; ils avaient deviné le dessein de Plélan.

—Au nom de la Vierge, pitié ! cria Corentin.

—Sur votre salut, miséricorde ! cria Gauthier.

Plélan éclata de rire.

—Qui parle ici de la Vierge ? dit-il. Ne saurez-vous pas mourir comme de bons calvinistes, sans invoquer les saints ni autres momeries ?.. Quant à mon salut, mort de mon sang ! cela me regarde, et je vous engage à n'y point songer plus que moi.

Il fit un signe. Les deux cordes furent solidement nouées, et les deux malheureux hommes d'armes, pendus par le cou, se balancèrent bientôt au-dessus du seuil.

—Maintenant, reprit Guy de Plélan, quelqu'un de vous est-il clerc, mes camarades... n'ayez pas peur, je ne prendrai plus personne aujourd'hui... Qui de vous sait écrire ?

—Un soldat sortit des rangs. Plélan se fit apporter une feuille de parchemin, et dicta ce qui suit :

« Guy, chevalier, seigneur de Plélan, à tous ceux qui les présentes verront, salut !

« Il est promis dix écus d'or de trente livres tournois à quiconque ramènera audit chevalier de Plélan la femme et le fils du papiste Amaury de Malestroit.

« Qu'on le dise ! »

Le vaillant capitaine scella cette pancarte à l'aide du pommeau de son épée, et la fit afficher à la porte de l'église de Malestroit, en ayant soin de poster auprès un de ses hommes d'armes, pour la défendre au besoin, et surtout pour l'expliquer. Ensuite, il chargea son sergent d'un double de cette proclamation, et lui enjoignit de parcourir les villages environnants, afin que nul n'ignorât ses munifiques intentions.

Satisfait de l'emploi de sa matinée, il s'assit à la table des seigneurs de Malestroit, et se fit servir à déjeuner.

À la première rasade, il rejeta son gobelet loin de lui.

—Pouah ! fit-il ; qu'on m'aille chercher de ce vin que Chantepie, — ce jeune drôle ! — m'a fait goûter hier.

Les quarante-six hommes d'armes restants se mirent à fureter, mais c'était le malheureux Gauthier qui avait accompagné la veille Noël dans sa visite aux celliers de Malestroit. Les autres ignoraient la route.

—Qu'on dépêche Gauthier ! s'écria Plélan, se souvenant tout à coup de cette circonstance.

Il était trop tard, Gauthier ne respirait plus.

—Mort de ma chair ! s'écria Guy de Plélan, le manant aurait pu attendre pour rendre l'âme que nous sussions où ces chiens de papistes mettent leurs vins de choix... Mais il ne fut jamais bon à rien en sa vie, et je le cède au diable de grand cœur !

Ce fut là l'oraison funèbre de l'infortunée sentinelle.

Quelques heures après, Plélan monta à cheval et abandonna Malestroit dévasté, pour reprendre le chemin de la Roche-Bernard, où était son quartier-général.

Marguerite de Guer était dans la chambre secrète de Gourlé, demi-cachée sur un fauteuil, près de son enfant, qui s'était éveillé et souriait, ignorant les dangers qu'il venait de courir. Autour de ce groupe se tenaient debout Noël, Toussaint et dame Marthe Rocher, la vieille mère du veneur de Malestroit.

—Ainsi, jeune homme, disait Marguerite, les périls de l'aventure n'effraient point votre courage ? Vous êtes déterminé à porter un message à mon époux ?

—Il y a loin d'ici à Quimper ! soupira la vieille Marthe, qui partageait également sa tendresse de mère entre Toussaint et Noël ; — l'enfant sera mort avant d'arriver.

—Mieux vaudrait peut-être que je partisse moi-même, dit Toussaint le veneur.

—Non, non, non ! prononça par trois fois Chantepie ; — à chacun son rôle, mon père Toussaint ! Veillez sur le dépôt qui vous fut confié ; moi, j'irai chercher du secours... et j'en amènerai !

—C'est un péché que de tenter la Providence, reprit à voix basse Marthe, qui souriait et pleurait à la fois ; — mais si l'enfant le dit, il le fera.

—Qu'il parle donc ! dit Toussaint avec tristesse.

—Pour ça ; continuait la vieille en à *parle*, on ferait bien des lieues avant de trouver son pareil !

Marguerite de Guer semblait combattue ; elle s'était prise de tendresse pour cet enfant si dévoué, si intelligent, si courageux. Se faisant une idée vague et terrible des périls du voyage, elle hésitait à l'embarquer dans une

entreprise devant laquelle un homme dans la force de l'âge aurait peut-être reculé. Mais un regard jeté sur son fils mit fin à son irrésolution.

—Qu'il parte ! dit-elle à son tour.

Chantepie n'attendait que ce mot. Il embrassa la vieille Marthe et Toussaint, baisa la main de Marguerite et se dirigea en courant vers la porte.

—Regardez-bien, le soir, ce rocher blanc qui tranche au milieu du feuillage de la forêt sur l'autre rive, et quand vous y verrez un feu allumé, venez me chercher dans mon chaland, père Toussaint ; j'aurai vu messire Amaury.

Il sortit et Toussaint le suivit.

La châtelaine et la vassale se penchèrent à la fenêtre. Noël était monté sur un petit cheval et Toussaint marchait près de lui, sa carabine sur l'épaule.

Au lieu de descendre vers le marais, Noël prit un sentier menant dans les terres et disparut bientôt derrière les arbres du chemin.

Marguerite de Guer revint vers le berceau de son enfant, sur le front duquel elle déposa un baiser.

—Paisse-tu lui ressembler un jour ! pensa-t-elle tout haut.

—Amen ! répondit la vieille avec orgueil, — car on ne peut rien souhaiter de mieux.

Il y avait dix minutes à peine que Noël avait quitté le manoir ; Toussaint lui faisait ses derniers adieux et recommandations, sans oublier de glisser dans sa main une bourse assez bien garnie, lorsqu'un homme d'armes se montra au bout du chemin.

Noël ne prit pas garde. Il reçut la dernière accolade du veneur, qui reprit la route de Gourlé et piqua des deux.

—Dieu vous garde, messire ! dit-il en passant près de l'homme d'armes.

Celui-ci leva les yeux. Ils se reconnurent en même temps ; Chantepie tourna bride et le soldat le poursuivit au grand galop.

—Scélérat ! lutin maudit ! criait ce dernier en piquant son cheval, je te tiens cette fois ! Tu es cause que deux honnêtes garçons ont été peudus ce matin, que j'ai passé la nuit, moi, dans une cave humide et sans issue... Par saint Calvin ! tu vas payer tout cela !

Toussaint se retourna au bruit. Il vit que le soudard, dont le cheval était un fort normand, gagnait à chaque instant du terrain. Il vit aussi que le cavalier portait à sa toque les couleurs de Rohan.

—Au secours ! cria l'enfant sur le point d'être atteint.

Toussaint tendit le rouet de sa carabine, et cria au soldat de s'arrêter.

Loin d'obéir, celui-ci prit d'atteindre Noël brandit sa longue épée au-dessus de sa tête. L'enfant fuyait dans la direction de Toussaint, ce qui, joint au peu de distance qui séparait les deux cavaliers, ne permettait pas au veneur de tirer.

—Au secours ! répéta Noël.

À ce moment, son cheval broncha ; le soldat s'éleva sur ses étriers pour frapper. Toussaint aperçut sa tête au-dessus de celle de Noël, et pressa la détente de son arme.

PAUL FÉVAL.

La suite au prochain numéro.

EXERCICE TRÈS DÉVOT

A

St. Antoine de Padoue

III

TRÉAUMATURGE.

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS CARV,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,

Et chez les différents Libraires de cette ville.

AVIS.

UNINSTITUTEUR bien recommandé sous le double rapport de la capacité et de la moralité trouverait de l'encouragement à St. Valentin : celui qui saurait les deux langues française et anglaise serait préféré. S'adresser à M. Beauguard, curé de St. Valentin, *vis* Isle-aux-Noix.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces :—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½ d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE DE L'ÉVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. FLINGUET,